ÉTUDES TRADITIONNELLES

61e Année Septembre-Octobre 1960 N° 361

SYMBOLISME ET ALCHIMIE DES SENTIMENTS

PARMI les modes strictement individuels de l'intelligence, raison, mémoire, imagination, sentiment, — ce dernier est le plus essentiellement subjectif, en ce sens que l'élément « sujet », l'individualité comme telle, s'y manifeste de la manière la plus directe et quasiment la plus exclusive. L'intelligence est en elle-même objective par définition, car sa raison d'être est l'adéquation de la conscience à une réalité se situant empiriquement « à l'extérieur » ; mais dans son essence, — dans l'*intellectus increatus et increabile*, — l'intelligence s'identifie à son objet transcendant, la Réalité universelle qui est la source de tous les phénomènes possibles ; cette Réalité est en quelque sorte la substance même de l'Intellect pur, s'il est permis de s'exprimer d'une façon quelque peu elliptique. Nous voulons dire que l'Intellect, qui est supra-individuel, porte dans sa substance même tout ce qui est connaissable, un peu comme chaque rayon du soleil emporte avec soi le soleil entier, puisque celui-ci se mire sur toute surface capable de le refléter ; Dieu, dans sa Réalité soit ontologique soit surontologique, est pure Connaissance de Lui-même — ou de Soi-même — et l'Intellect n'est autre qu'un rayon de cette immuable Connaissance.

En deçà de l'Intellect pur, l'intelligence subit dans l'homme la quadruple polarisation que nous avons mentionnée, et elle la subit en vertu de l'individuation. La raison est au sommet : elle est encore objective, mais déjà indirecte et dis-

cursive, ce qui marque précisément son état d'individuation par rapport à l'intelligence comme telle ; vient ensuite la mémoire, qui est objective également, mais d'une manière plus subjective — ce qui n'est pas une contradiction — en ce sens que ses contenus ne peuvent être que des expériences de l'individu ; quant à l'imagination, elle n'est pas comme la mémoire de l' « objectivité subjective », mais bien plutôt de la « subjectivité encore objective », tandis que le sentiment, lui, est de la subjectivité pure et simple, pour autant que de telles délimitations sont valables sur un plan ou tout est plus ou moins lié ; car il ne faut pas oublier qu'un sentiment peut, lui aussi, être à sa façon une sorte d'adéquation, puisqu'il peut être conforme à son objet, sans parler de la possibilité de l'intervention d'un élément surnaturel, donc d'un facteur de vérité et partant d'objectivité.

Le domaine du sentiment est celui des oppositions ; son contenu positif est toutefois l'amour, dont l'objet spirituel est Dieu en tant que Beauté et Bonté ; l'amour de la divine Beauté évoque l'amour de l'épouse pour l'Epoux, tandis que l'amour de la Bonté est analogue à celui de l'enfant pour la Mère.

Conjointement à l'amour — et non pas autrement — la haine peut elle aussi assumer une fonction spirituelle, secondaire et négative sans doute, mais néanmoins réelle : on parle en effet couramment de la haine du péché et du mépris du monde, en fonction de l'amour de Dieu. « Hais ton âme », dit Maître Eckhart, et saint Bernard définit l'humilité comme une vertu par laquelle l'homme « devient méprisable à ses propres yeux ».

L'amour comporte la joie et la tristesse ; l'une comme l'autre peut avoir un caractère actif ou passif, suivant qu'elles se réfèrent symboliquement au futur ou au passé : dans le premier cas, la joie sera fervente, ce sera la confiance et l'espérance ; dans le second cas, elle sera calme et contemplative, et ce sera le bonheur de la grâce, de la satura-

tion, de la possession. Et de même pour la tristesse : elle peut se référer au passé, et alors elle sera la douce mélancolie qui contemple la fragilité des reflets terrestres de la divine, Beauté (1) ; mais elle peut se rapporter également à l'avenir, et alors elle sera ardente : ce sera la conscience de notre misère, de notre séparation d'avec la divine Bonté, de notre imperméabilité à la Miséricorde, c'est la tristesse spirituelle se révoltant contre le durcissement de notre cœur.

La crainte et la colère sont en rapport avec la haine : spirituellement, on craint la Rigueur divine et, dans le monde, les séductions qui nous y conduisent ; on craint le péché parce qu'on craint Dieu. Quant à la sainte colère, c'est la fausseté et la corruption du monde qui la provoque ; mais cette colère vise, avant tout, le monde en nous-mêmes, l'attachement de l'âme aux objets des sens et à sa propre gloire, donc aux vanités qui éloignent de notre fin dernière.

Comme l'a fait remarquer Ghazzâlî, tous ceux qui aiment en Dieu, c'est-à-dire qui aiment le prochain pour son amour de Dieu et parce qu'il est aimé de Dieu, doivent aussi haïr en Dieu : ils haïssent le prochain pour sa haine de Dieu et parce qu'il est haï de Dieu ; mais cette « haine » n'a rien de passionnel, elle ne se manifeste que par des attitudes parfaitement logiques et salutaires ; il en est d'ailleurs nécessairement ainsi, puisque le Prophète a dit : « Le croyant ne connaît pas la haine », et aussi : « La haine mange les bonnes œuvres comme le feu dévore les bois. » C'est donc avec une intention de charité pour la personnalité immortelle de tout homme que Ghazzâlî a pu dire : « De même qu'on peut haïr un fidèle (*muslim*) parce qu'il désobéit à Dieu, de même on peut aimer cet homme parce que c'est un fidèle » ; et il conclut que nul homme n'est aimable ou haïssable sous tout rapport, ce qui est la condamnation même de la haine passionnelle appliquée à des individus (2).

1. Ce genre de tristesse se rencontre souvent dans la poésie japonaise, où elle provient de la considération bouddhiste de l'évanescence des choses.
2. Si le Christ n'hésite pas à déclarer qu'il faut « haïr père, mère, épouse, enfants, frères et sœurs, et même sa propre vie », il n'entend de toute évi-

La tristesse est mise en rapport, traditionnellement, avec le repentir (1) et avec le « don des larmes » ; étant tournée vers le passé, elle s'oppose aux désirs qui, eux, se projettent évidemment dans l'avenir et entraînent l'âme dans un mirage encore non réalisé. Toute autre est la tristesse naturelle et passionnelle : loin de s'opposer aux désirs, elle risque de devenir une fin en soi ; d'après les Musulmans, la mélancolie vient du démon, ce qui est plausible puisqu'elle usurpe pratiquement la place de la vérité et de l'amour de Dieu (2). Mais revenons à la tristesse spirituelle : « Heureux ceux qui sont affligés, car ils seront consolés », dit l'Evangile ; et aussi : « Heureux, vous qui pleurez maintenant, car vous rirez » (3) ; et les Psaumes : « Ceux qui sèment dans les larmes moissonneront dans les jubilations. » (4) Pour bien comprendre ces passages, il faut prendre en considération la douceur et l'humilité de la tristesse : celle-ci s'oppose à l'orgueil et à la haine, elle est proche de l'amour ; il faut savoir aussi que les sentiments nobles symbolisent des attitudes se situant au-delà du plan émotionnel : ainsi conçue, la « tristesse », loin de s'opposer à l'impassibilité des sages, est une attitude de « gravité » spirituelle, une propriété « alchimique » qui rend notre substance conforme à la contemplation de l'Immuable ; car cette gravité a la même vertu que les larmes, — et c'est cela qui importe, — c'est-à-dire qu'elle exclut comme celles-ci la dureté, la légèreté, la dissipation. Si la tristesse est une infirmité, on n'en trouve pas trace dans la Divinité ; mais si elle a un côté positif, — et elle l'a, — elle se trouve préfigurée en Dieu ; or il n'y a en Dieu aucune souffrance ; mais il y a en Lui une sorte de douceur grave et miséricordieuse, et la fluidité chaude et

dence pas leurs personnes immortelles, comme le prouvent du reste les derniers mots, qui sont la négation même de tout égoïsme, donc de toute haine au sens ordinaire du terme.

1. Cette connexion entre *el-huzn* et *el-lambah* est courante chez les Soufis.
2. C'est en ce sens que saint François de Salles a pu dire : « Un saint triste est un triste saint. »
3. Matth. V, 4 et Luc VI, 21.
4. Psaume CXXVI, 5.

libératrice que les larmes provoquent chez l'homme (1).

Quant à la joie, elle est espérance, confiance, paix ou béatitude ; ici encore, il y a des modes et des degrés, dont les plus élevés sont indépendants du sentiment, sans toutefois exclure des concomitances sentimentales, suivant les cas ; il ne faut jamais confondre le sentiment, qui est un fait naturel avec les excès de la sentimentalité, c'est-à-dire sa substitution à l'intelligence et à la vérité ; celle-ci peut déterminer le sentiment et non inversement. La joie, elle, est comme une trace terrestre de la béatitude ; mais tandis que celle-ci est une félicité intrinsèque qui se suffit à elle-même, le sentiment de joie a comme tous les sentiments naturels une cause externe et un caractère d'opposé. Dans les Ecritures, les sentiments sont comme des axes qui vont de l'humain au Divin, et qui ainsi n'excluent aucun niveau. « Je me réjouirai et j'exulterai en Toi, je chanterai ton Nom, ô Très-Haut », dit le Psalmiste, et aussi : « Réjouissez-vous en Yahvé et tressaillez d'allégresse, ô justes ! Poussez des cris de joie, vous tous qui avez le cœur droit ! » — « En Lui est la joie de notre cœur, en son saint Nom nous mettons notre confiance » (2).

La connaissance est au delà des sentiments ; mais ceux-ci peuvent être des modes de connaissance indirecte, suivant la réalité de leurs contenus ; il en est nécessairement ainsi puisque l'élément « connaissance » pénètre tout, comme l'éther est partout présent dans l'ordre des éléments sensibles.

Haine du monde, amour de Dieu ; mais il est un degré qui les dépasse, et c'est la certitude du Réel. La certitude, étant un aspect de la connaissance, se situe au-delà du domaine sentimental, mais elle n'en possède pas moins, dans son aspect proprement individuel, un parfum qui la rapproche des facteurs émotionnels. On peut parler égale-

1. Plus près de nous, ces qualités se trouvent aussi dans les Essences angéliques.
2. Psaumes IX, 3 ; XXXII, 11 ; XXXIII, 21.

ment d'un sentiment de doute ; le doute, lui, n'est autre que le vide laissé par la certitude absente, ce vide qui s'ouvre volontiers à la fausse plénitude de l'erreur.

Dans la certitude, il convient de distinguer deux modes ou degrés : la certitude de vérité et la certitude d'être ; la première se réfère à une connaissance sans doute directe par rapport à la raison, mais encore indirecte par rapport à l'union ; c'est à celle-ci que se réfère la seconde certitude. Il est illogique de vouloir opposer à cette certitude — et même à la précédente, qui elle aussi est infaillible — des éléments de certitude phénoménale et sentimentale, donc relevant *a priori* du domaine des faits et des sentiments, c'est comme si les « accidents » voulaient discuter avec la « substance », comme si les gouttes voulaient enseigner à l'eau en quoi consiste leur être. La certitude de l'Intellect provient du fait qu'il « est » ce qu'il connaît ; nul ne pourrait ajouter quoi que ce soit à son essence, ou en retrancher la moindre parcelle ; à l'égard de l'Intellect, la Révélation enlève les ténèbres accidentelles de l'oubli ; elle réveille le souvenir, elle ne le donne pas ; elle ne crée pas la Vérité. L'Intellect, c'est la Révélation éternelle ; la Révélation, cristallisation externe, objective, historique de l'Intellect, est rendue nécessaire, non par une déficience de ce dernier, mais par les ténèbres qui le recouvrent à divers degrés ; ces ténèbres sont devenues une seconde nature pour la majorité des hommes, si bien que la Révélation ne les enlève que partiellement, dans sa littéralité tout au moins. Si la croyance se présente comme un élément nouveau, c'est qu'elle est bien une sorte de savoir, mais non un ressouvenir.

Il est parfois malaisé d'établir une séparation nette entre les sentiments et les vertus ou les vices d'une part et entre les sentiments et les émotions d'autre part : ainsi, l'humilité et la patience s'approchent de l'amour, de la charité, de la pitié, tandis que l'orgueil est voisin de la haine, du mépris, de la colère ; et cette dernière est émotionnelle plutôt que sentimentale. On peut distinguer entre le statique et le dyna-

mique, le substantiel et l'accidentel, le constant et le passager, mais les mouvements accidentels de l'âme peuvent devenir des obsessions, donc des qualités ou défauts permanents, et les vertus ou les vices — ou les sentiments ordinairement constants — peuvent apparaître incidemment comme des sursauts, des émotions ; quoi qu'il en soit, il suffit de savoir que les qualités bonnes ou mauvaises, les vertus ou les vices, sont des façons d'être et d'agir, tandis que les sentiments sont des affectations relativement stables de l'âme, les émotions, elles, n'étant que des excitations momentanées. L'émotion colérique, sans être de la haine à proprement parler, est néanmoins une sorte de haine subite accidentelle et partielle ; même quand elle se prolonge, elle ne devient pas nécessairement de la haine véritable, car elle peut toujours se rapporter à un fait plus ou moins fragmentaire ; elle peut ne pas engager le fond de l'âme. La haine est froide et patiente, la colère est chaude et explosive ; c'est là, malgré l'analogie, une différence foncière. Et de même : la joie n'est pas tout à fait du même ordre que l'amour car tout homme normal peut se réjouir, quels que soient ses sentiments ; on ne peut nier cependant que la joie est une sorte de sentiment à son tour, qu'elle est — comme tout sentiment susceptible d'application spirituelle — un mouvement qui en se dépassant va de l'individuel à l'Universel ; car Dieu est Béatitude. Mais pour pouvoir ainsi se dépasser, il faut que le mouvement ait un contenu divin qui le transforme. L'amour est la mer, la joie est l'écume ; ce n'est que dans l'ordre surnaturel — au delà de toute psychologie — qu'amour et joie se confondent dans une même pérennité, et que la joie apparaît comme plus profonde encore, à certains égards, que l'amour ; mais il ne s'agit alors plus que d'analogie, dans la mesure même où le plan des sentiments est dépassé. Nous pourrions dire aussi que Dieu est Créateur par « joie » et Sauveur par « amour » (1) ; et c'est peut-être

1. Cette distinction correspond, dans l'Islam, aux deux Noms divins *Rahmân* et *Rahîm*.

parce que la Joie divine est une réalité plus profonde que l'Amour, que le rapport est inverse chez l'homme et que la joie humaine est chose si précaire et si brève. Enfin, comme il importe de n'attribuer, ni à Dieu des sentiments humains ni à l'homme des qualités divines, nous ajouterons qu'il y a discontinuité entre les ordres naturel et surnaturel au point de vue de l'expérience humaine, bien qu'il y ait continuité au point de vue de l'homogénéité métaphysique de l'Univers ; le premier rapport va de l'homme à Dieu et le second de Dieu à l'homme.

La gnose dépasse le mental et à plus forte raison les sentiments ; ce dépassement résulte de la fonction « surnaturellement naturelle » de l'Intellect, à savoir la contemplation de l'Immuable, du « Soi » qui est Réalité, Conscience et Béatitude (sanskrit : *Sat, Chit, Ananda*) ; les gouttes perdues de cette Félicité, tombées dans notre monde des cristallisations séparées et passagères, deviennent l'amour et le bonheur des créatures terrestres. Vouloir dépasser les sentiments par ambition est tout ce qu'il y a de plus contraire à la vérité et à la contemplation ; outre que le mépris des sentiments est chose sentimentale, — la sentimentalité frigide n'étant pas plus intellectuelle que la chaude, — il est contradictoire de vouloir échapper à l'individualité dans un contexte individualiste. En métaphysique, il n'y a ni parti pris ni ambitions ; chaque chose est mise à sa place, suivant l'ordonnance du « Grand Architecte de l'Univers » ; et il s'agit moins de savoir ce que nous sommes que ce qu'est Dieu ; la première investigation n'a de sens qu'en fonction de la seconde. Si « se connaître soi-même est connaître son Seigneur », c'est parce que le pur « être » des phénomènes réduit ceux-ci à leurs racines universelles ; *ad majorem Dei gloriam*.

FRITHJOF SCHUON.

LE LIVRE DE LA VOIE
ET DE LA VERTU
TAO TE KING [1]

VI

RÉALISER L'IMAGE

(Intelligence universelle et principale artère).
L'Esprit de la Vallée ne périt pas,
Le Souffle du vide ne meurt pas,
On l'appelle le mystérieux Principe femelle.
Un Yn, *un* Yang.
La porte à deux battants du mystérieux Principe femelle,
Source de la pensée et du mouvement,
Est la racine originelle du Ciel et de la Terre.
L'expiration est la racine du Ciel,
L'inspiration est le faîte de la Terre.
Mince, médial et délié, il semble partout présent,
Sa fertilité ne s'est jamais épuisée,
Il sert sans jamais se dépenser.
Dans le vide, il n'a pas d'usage.

NOTES

Shen ku, l'Esprit de la Vallée. Esprit vivifiant et nourricier des eaux et des profondeurs, la Vallée, c'est la Vallée du Ciel, l'Esprit, c'est l'Esprit primordial, la Voie, c'est l'Esprit de la Vallée. L'Esprit est *Yang*, la Vallée *Yn*.

Le caractère *ku*, vallée, a déjà été rencontré dans les notes du chapitre I où, combiné avec le caractère Souffle, il

1. Cf. E. T. n° Mai-Juin et Juillet-Août 1960.

forme le caractère *Yu*, désir. Le symbolisme de la Vallée se retrouve en particulier dans l'Hindouïsme, le Soufisme et même l'Evangile. Citons ce passage de A. C. Emmerich, *Vie*, III : « Au commencement tout était pareil et toute surface unie. Lorsque la colline brillante sur laquelle se tenait Adam dans le Paradis monta et s'éleva, lorsque se creusa la blanche vallée couverte de fleurs où je vis Eve, la corruption était proche ».

Sheu se compose de *She*, influences célestes, volonté du Ciel et *Shen*, neuvième caractère du cycle dénaire, expansion alternante du *Yn* et du *Yang*, deux mains qui étendent une corde, représenté primitivement par une croix basque ou une spirale double, symbole de l'éclair. Pour le *Shou wen*, Wiéger l. c., *She* sont les signes de bon et mauvais augure par lesquels le Ciel instruit les hommes. Les deux lignes horizontales, ancienne forme du caractère *Shang*, supérieur, signifient le Ciel ; les trois lignes verticales, figurent ce qui pend au Ciel ; le soleil, la lune et les étoiles, dont les mutations révèlent aux hommes les choses transcendantes.

Huan pin, mystérieux Principe femelle. C'est litt. la vache noire, l'équivalent exact de Vierge Noire. La version mandchoue, selon B. Laufer, rend cette expression par vie de l'artère principale (la *Sushumna* du Yoga hindou). Ce chapitre comme plusieurs autres, tel le début du chap. VIII, ont deux sens et plus, les plus importants révélés par l'étymologie des caractères primitifs et la glose du *Shou wen*, sans parler des commentaires. *Pin*, d'après le *Shou wen*, c'est la mère nourricière, le *Yi* dit : nourrir des vaches et des bœufs et bonheur. *Pin*, c'est la vache (véhicule de *Parvati*), laquelle fait la paire avec le taureau (véhicule de *Shiva*, *Tao*, aspect transformateur du Principe chez les Hindous, dont *Parvati* est la *Shakti*, l'Energie, la Vertu, *Te*). *Pin* est donc la mère de l'univers, *Huan Pin*, la nature primordiale indifférenciée, et par identification, l'homme devenu immortel. Le *Yi King* dit d'ailleurs : la Terre résulte du mouvement,

la Terre (en sanscrit *Prakriti*), perfection passive, *K'un*, c'est la Vache, *Pin*. Un petit traité *Zen*, traduit entre autres par Suzuki a pour titre : les dix étapes dans l'art de garder la Vache. C'est un court traité sur les étapes du développement spirituel par un entraînement très esquissé, et où la Vache présente divers aspects pour finir par disparaître.

L'Occident, suivant des croyances bien antérieures aux Celtes, s'est attaché uniquement au symbolisme anthropomorphiste des Déesses mères ou Vierges Noires dont de nombreuses effigies en bois sculpté assez simplement, retrouvées depuis le Moyen Age sont particulièrement vénérées encore de nos jours, en des sanctuaires bien connus.

Nous avons déjà analysé le caractère *Huan* dans le chapitre premier. Signalons cependant que le caractère archaïque représente non deux soleils accolés, selon l'interprétation de G. Pauthier, mais un fil dévidé par deux cocons et teint couleur vert foncé, bleu, noir. Il faut donc lire la phrase correspondante du texte : Cette identité est le grand fil bleu — auquel est suspendue la lumière du soleil et de la lune. Il se trouve que justement dans sa fameuse Vision de la Montagne des Prophètes par delà le Thibet, A. C. Emmerich, *Vie*, II, voit un immense fil ou cordon suspendre la tente d'Elie et se perdre dans le Ciel. Ce caractère *Huan* en composition a d'ailleurs souvent le sens de cordon.

Ken, racine originelle. C'est la *Mulaprakriti* des hindous. L'unité, écrit Plotin, est un foyer, une source vivante qui est également une racine. Cette citation, et bien d'autres au cours de notre traduction, illustre l'unité complète des traditions authentiques de l'Eurasie depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours.

Mien Hien, mince, médial et délié. *Mien*, coton ; répété, il signifie continuer sans interruption comme un cordon de coton (ou de soie). Or l'enroulement d'un cordon est, on le sait, en hélice. *Mien* se compose de *Hi*, fil de soie suspendu et de *Po*, soie grège blanche, présent rituel des anciens Chi-

nois. Ce dernier caractère se compose de *Po*, fibre et de *kin*, cordon (sacré) auquel les anciens Chinois suspendaient un mouchoir. Sa forme en trident tourné vers le bas, rappelle le caractère *She*, analysé plus haut, et également le schéma des trois principaux *nadis* du Yoga. En outre le caractère *Pai*, blanc, qui le surmonte symbolise très bien le centre supérieur de la tête, siège de l'Intelligence. On notera que le caractère *Fan*, composé de *kin*, cordon, surmonté d'un trait horizontal représente le pagne des anciens Chinois, sorte de tablier rituel de peau ou d'étoffe tombant jusqu'au genou et qui faisait partie du costume de l'Empereur de Chine et des hauts dignitaires.

VII

VOILES SON-ÉCLAT

(Pôles et intermédiaires de la Voie).
Le Ciel est ancien et vaste, la Terre dure longtemps.
(Intemporels) le Ciel et la Terre peuvent durer à jamais,
Parce qu'ils ne se produisent pas pour eux-mêmes,
C'est ainsi qu'ils durent toujours.
Le Ciel et la Terre n'effectuent rien eux-mêmes,
Seuls le Yn *et le* Yang *opèrent dans l'Univers.*
Aussi, l'homme sage laisse derrière lui son moi
Et s'avance (libre et dégagé) ;
Il dépasse la condition individuelle
Et subsiste (intact).
Réduction des obstacles et support de l'action de passage.
N'est-ce pas par le désintéressement absolu,
Le détachement sans arrêt ni faux pas ;
Qu'il peut réaliser tout ce qui importe.
Pour parfaire sa moisson céleste.
Et atteindre au centre le vrai soi.

NOTES

Ch'ang, ancien et vaste. Le premier dans l'ordre du temps et de la dignité. Caractère composé de plusieurs pictogrammes, l'un représentant l'idée d'éloignement qui rend les choses invisibles, l'autre de grande hauteur (haut plateau), le dernier, celui de grand âge.

Le temps, déclare Aristote, est une distance du tout ; le temps, dit Platon, est né avec le Ciel.

D'après Wieger *Ch'ang* c'est long. Idée primitive : cheveux ayant atteint une longueur telle qu'il faut les retenir par un lien ou une broche. D'où, par adjonction ultérieure du caractère *Pi*, réunir, âge viril quand l'homme laisse croître ses cheveux. Sens étendu : longueur, durée. On sait que le symbolisme des cheveux se rapporte aux directions de l'espace.

Kiu, dure longtemps. Représente un homme retardé dans sa marche par une sorte de traîne d'où notion de lenteur, durée. Cette traîne n'est peut-être que la trace des pas qui mesure l'espace. Représentation du temps sous une forme rectiligne. Le temps, en effet, bien que contenu ne peut être mesuré qu'indirectement par l'intermédiaire du mouvement. C'est ce que cherche à représenter le caractère chinois. La continuité du temps et de l'espace, déclare Aristote, sont corrélatives.

Shen, moi, condition individuelle. Littéralement corps, sens primitif, conception, être enceinte. Le ventre de l'homme siège de ses esprits vitaux.

Li, tout ce qui importe. Caractère composé de *Li*, céréale et de *se*, cocon ; image d'un ver à soie qui se replie sur lui-même et s'enferme dans son cocon. C'est à la fois les possibilités et les disponibilités. Wieger lui donne le sens de « leur part de céréales » privé, particulier, intérêt personnel.

VIII

FACILE DE NATURE

(Généreuse, large et souveraine)
La bonté d'en haut est comme l'eau.
Repos simple et parfait équilibre.
L'eau excelle à faire du bien aux dix mille êtres,
Telle la pluie qui rafraîchit tout,
Mais ne lutte pour aucune forme ou position définie.
Elle aime à se retirer en terre.
Elle se tient latente en ce qui écœure tous les hommes,
Les lieux vils, les bas-fonds,
C'est ainsi qu'elle suit de près la Voie (1).
Gardienne de ses approches et de ses accès.
(Par affinité) la résidence recherche le sol et la terre (2) ;
Bonté à demeure. fondement assuré ;
Le cœur, siège de la pensée, ouverture et profondeur (3) ;
Les replis les plus obscurs de la Voie ;
La société, solidarité générale et bienveillance universelle (4) ;
L'association fraternelle, l'humanité et l'homme ;
La parole, son du cœur, foi et sincérité (5) ;
Noblesse intérieure et richesse innée ;
L'administration et le gouvernement, ordre et tranquillité ;
Le secret de gouverner en paix ;
L'office et la fonction, compétence et capacité ;
Noble désir et haut plaisir.
Le mouvement et l'action, temps et saison.
Continuité et droit cours.

1. La Voie n'a pas de forme, l'eau a forme, c'est pourquoi l'on dit qu'elle la suit de près (WP). Un miroir n'est pas une source.
2. L'habitation durable recherche site et terroir, le vent frais des campagnes, la lune claire des montagnes.
Eaux par devant, monts par derrière, clarté sur les monts, prospérité sur les eaux.
3. L'onde et l'abîme. Guide de Dieu et compagnie d'homme (Rabelais).
4. L'union et la compagnie, le don gracieux de soi-même.
5. La sincérité est une ouverture du cœur (La Rochefoucauld).

Or, ce n'est que dans l'absence de lutte
Que ces choses sont sans défaut.
Le miroir de l'eau (6).

NOTES

Suei, l'eau. La multitude des eaux qui coulent sur la terre avec au centre le souffle vivifiant et subtil de la nature. L'eau est le souffle froid et condensé du *Yn*, le *Yn* dans les sources jaunes.

La première union du *Yn* et du *Yang* produit l'eau, l'âme universelle. L'eau et le feu sont les parties les plus pures et les plus subtils du *Yn* et du *Yang*. L'essence la plus pure de l'eau fait la lune.

Le Ciel et la Terre réunissent en eux les cinq agents, le métal et le bois sont la combinaison de l'eau et du feu. L'eau est la substance primitive et forme le Ciel. Le feu forme les esprits et la Terre. Le bois forme le *Kuei* et l'homme, le métal forme tous les êtres.

Ces définitions sont très anciennes et rappellent certains postulats de l'école Ionienne. D'autre part ce passage de Rabelais V, est à signaler : « Ce que du Ciel vous apparaît et appelez Phénomènes (caractère *She* du Chap. VI), Ce que la Terre vous exhibe, Ce que la mer et les autres fleuves contiennent, n'est comparable à ce qui est en terre caché ».

Sin, cœur. Le *Shou wen* dit : le cœur de l'homme, viscère terreux (en correspondance avec l'agent terre) placé au milieu du corps, les lettrés disent que c'est un viscère igné (en correspondance avec l'agent feu).

Le grand feu, c'est le cœur. Il s'élève jusqu'au principe de la lumière. Le cœur est de la nature du feu, il se complète jusqu'à cinq, c'est pourquoi le cœur (étalon universel) a cinq pouces de long.

6. La nature de l'eau la porte à la pureté, si elle vient à choquer des pierres, celles-ci la salissent.

Le caractère archaïque (en forme de 10 Romain X) *wu*, cinq se définit comme suite placé entre le Ciel et la Terre, le *Yn* et le *Yang* donnent naissance aux cinq agents. *Pente*, cinq en grec est dérivé de *Panta* univers.

Le cœur est le siège du principe spirituel des cinq organes, l'issue par laquelle il se manifeste au dehors. Son ornement distinctif est le vert clair.

Enfin *Sin*, le cœur (du Scorpion) disent les astrologues est le prince céleste. On doit le tenir vide et pur. *Sin*, ou grand feu, forme avec *Tsan* (Orion), guerrier, les deux constellations principales qui servent à annoncer le printemps et l'automne.

Il a été traduit le cœur, siège de la pensée, en effet le caractère *Si*, penser, montre les pensées qui vont du cœur à la tête. Quand l'homme pense dit une glose, le souffle du cœur monte au cerveau.

Traduit du Chinois et annoté
par JACQUES LIONNET.

NOTE DE LA DIRECTION

Notre collaborateur, ayant l'intention de faire publier sa traduction intégrale chez un de nos confrères, nous prie d'informer nos lecteurs qu'il ne lui sera plus possible désormais que d'en donner des extraits dans notre revue.

RÉFLEXIONS D'UN CHRÉTIEN SUR LA MAÇONNERIE

I. — Les « Harmonies internes » du rituel

Il est à remarquer que les études sur le symbolisme maçonnique, études qui sont abondantes et copieuses surtout dans les pays anglo-saxons, se limitent presque toujours aux mêmes sujets, à propos desquels les mêmes considérations sont constamment rééditées. Combien d'articles, par exemple, n'avons-nous pas lu sur les deux colonnes, dont chacun n'ajoutait vraiment rien de nouveau à ceux qui l'avaient précédés ! Il nous semble que c'est vraiment faire un tort grave au symbolisme maçonnique et, par voie de conséquence, à l'organisation qui en est la dépositaire, que de restreindre ainsi le champ d'investigation « illimité » qu'elle propose à ses adhérents. Car si, comme nous le pensons, et comme nous voudrions tenter de le démontrer dans la série d'articles que nous commençons, la Maçonnerie est l' « Arche vivante des Symboles », n'est-il pas naturel d'y retrouver tout le trésor du symbolisme universel, « réintégré », et harmonisé en quelque sorte, comme se retrouvaient dans l'arche de Noë, rassemblées et « réconciliées » pour un temps, toutes les espèces animales dispersées et en concurrence à la surface de la terre ?

Parmi les sujets que nous n'avons pour ainsi dire jamais vu traités, citons tout ce qui se rapporte à l'aspect maçonnique de la personne du Christ. Nous en parlerons ultérieurement. D'autre part, si les études sur les deux saints Jean ne manquent pas, on a négligé d'interpréter, du point de vue initiatique, certains épisodes rapportés dans les Evangiles, et qui pourraient jeter une lumière précieuse sur la

question capitale des rapports entre l'ésotérisme et l'exotérisme ; nous pensons en particulier, à ce qu'on désigne comme la « demande de la mère des fils de Zêbêdée ». Et, pour le dire en passant, si le symbolisme de l'Ancien Testament est utilisé avec faveur dans les Loges, on n'en saurait dire autant de celui du Nouveau ; et pourtant, dans les ateliers continentaux, n'est-ce pas sur une page du Nouveau Testament qu'est ouvert en permanence le Livre de la Loi Sacrée ?

Pour aujourd'hui, ce n'est pas du symbolisme scripturaire que nous voudrions entretenir nos lecteurs, mais d'un aspect très particulier du symbolisme des nombres, aspect dont la présence dans les rituels maçonniques n'a, croyons-nous, jamais encore été signalée.

Il y a quelques années, nous eûmes à nous occuper d'une tentative de « restauration » des rituels « écossais », à laquelle René Guénon voulut bien s'intéresser. Il va sans dire qu'il s'agissait d'une restauration dans un sens strictement traditionnel, allant à l'encontre des multiples « révisions » qui, depuis deux siècles, se sont ouvertement réclamées du titre de « modernisations ». Notre essai devait se limiter aux rituels des trois premiers grades, appelés grades « bleus » ou « symboliques ».

Lorsque la rédaction de ces rituels fut terminée, nous eûmes la curiosité de compter le nombre des coups de maillet frappés par les trois premiers Officiers au cours du « travail ». Et notre surprise fut grande de trouver 115 coups au premier degré, 115 au second, et 115 encore au troisième. Ainsi donc, le nombre total de ces coups était de 345, qui est la valeur numérique du « nom divin » utilisé comme « mot sacré » par l'ancienne Maçonnerie opérative : El Shaddaï.

Certes, ce n'est pas René Guénon qui pouvait beaucoup s'étonner de notre « découverte », lui qui avait si magistralement commenté le symbolisme numérique caché au sein de deux célèbres œuvres ésotériques : les *Bucoliques* de Virgile et la *Divine Comédie* de Dante. Pourtant, il faut dire que, selon toute évidence, Virgile et Dante, ont consciemment

introduit ce symbolisme dans leurs poèmes, peut-être surtout au titre de « signes de reconnaissance » à l'usage de leur « postérité spirituelle » dans l'avenir... Mais, dans le cas [illegible] [illegible]ntretenons nos lecteurs, il n'en était pas de même, et c'est pou[illegible] la constatation que nous avons rapportée plus haut nous fit tou[illegible]d l'effet d'une inexplicable « coïncidence ».

On sait que des remarques du même genre [illegible] [illegible]ites à propos de certains « mots-clefs » des Livres Sacrés. Ainsi dans la Bible, le mot « alliance » est employé 33 fois ; et la répartition de ce mot dans chacun des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament mériterait aussi d'être considérée. C'est dans l'Apocalypse que ces harmonies numériques sont les plus abondantes et les plus complexes : ici, en effet, ce ne sont pas seulement les mots, mais les nombres eux-mêmes qui sont, pour ainsi dire, « à l'honneur ». Il est facile de s'en assurer en comptant, par exemple, combien de fois les nombres 7, 12, 24, y sont répétés ; le nombre de ces répétitions est lui-même un nombre symbolique. Il semble que le voyant de Pathmos, avant de fermer sans retour le Livre de la Révélation chrétienne, ait voulu rendre un témoignage solennel, bien que « voilé », à la légitimité, à l'importance, à la « sainteté » du symbolisme traditionnel, et en particulier du symbolisme des nombres, établis au cœur même de la Parole divine par la volonté souveraine de Celui qui a disposé toutes choses « en poids, nombre et mesure ».

Cependant, il ne faut pas oublier que par delà l'individualité terrestre de saint Jean, l'auteur véritable de l'Apocalypse, comme aussi des autres livres de l'Ecriture, c'est l'Esprit-Saint *qui locutus est per Prophetas*, selon l'affirmation du Symbole de Nicée. C'est donc l'Esprit qui a « marqué » ces livres des harmonies numériques dont nous parlons. Et cette assertion prend une évidence éclatante si l'on considère ces harmonies, non plus dans tel ou tel livre de la Bible en particulier, mais dans la Bible prise dans son ensemble. Pour reprendre l'exemple cité plus haut, il est bien certain

que si le mot « alliance » figure 33 fois dans la Bible, cela ne saurait venir de la volonté individuelle ou collective des auteurs sacrés. L'extrême distance, dans l'espace et surtout dans le temps, qui sépare entre eux ces auteurs, [illegible] rela- [illegible] des Écritures », tivement tardive où s'est constitu[illegible] fixation, où le cas de l'Apo- et les circonstances [illegible] ent l'objet de mainte « hésitation » calypse [illegible] milite contre une telle supposition. Pour quiconque veut y réfléchir sérieusement, la présence d'harmonies numérales dans la Bible est d'origine non humaine.

Nous signalerons enfin que si l'on compte certains termes (par exemple le mot « Seigneur »), si l'on compte les signes de la croix dans le texte de la messe « romaine », on trouve encore des nombres symboliques. La même remarque s'applique d'ailleurs aux autres « fonctions » de la liturgie chrétienne occidentale, et même aux « heures canoniales » de l'office divin. Et si l'on examine à leur tour les liturgies orientales (byzantine, arménienne, chaldéenne, copte, éthiopienne, etc...), on trouve des nombres différents, mais, toujours symboliques.

De toutes les constatations que nous avons énumérées se dégage avec force la loi suivante : tout texte traditionnel (livre saint, liturgie religieuse, poème initiatique) comporte, du fait même de sa « traditionnalité », des « harmonies internes » numérales et symboliques.

* * *

Le texte des livres saints qu'il soit rédigé dans une « langue sacrée » (comme l'Ancien Testament) ou bien dans une langue « liturgique » (comme le grec du Nouveau Testament) est toujours, en pratique tout au moins, un texte « fixé », et les harmonies internes qu'il peut comporter sont en conséquence immuables. Il en est de même pour les œuvres initiatiques des « poètes inspirés » ; on se rappellera toutefois qu'après le drame des Templiers, Dante a volontairement altéré certaines des correspondances numériques dont la

« Divine Comédie » est remplie. En ce qui concerne les textes liturgiques du Christianisme, il y a une distinction à faire entre les Eglises d'Orient et d'Occident. Les liturgies orientales ont leur texte fixe depuis des siècles. Il n'en est pas de même pour les liturgies de l'Eglise d'Occident (romaine, lyonnaise, ambrosienne, mozarabe, bénédictine, etc...) dont la langue commune est le latin, et qui ont vu leur texte fréquemment remanié, allégé ou complété au cours des âges. Or, il est un fait bien digne de remarque ; ces modifications, dont certaines sont fort récentes, puisque la dernière en date remonte seulement à quelques années, ont bien changé le nombre de répétitions des mots et signes caractéristiques dont nous avons parlé ; mais, après comme avant chaque réforme, le nombre de ces répétitions est toujours un « nombre symbolique » traditionnel.

Il est peu vraisemblable que les autorités religieuses qui ont décrété les dites réformes se soient préoccupées de sauvegarder les « rythmes intérieurs » des textes modifiés. Seulement, et nous attirons l'attention sur ceci, comme leur révision ne constituait pas une modernisation (c'est-à-dire une concession aux préjugés modernes), mais une adaptation légitime aux nouvelles conditions de l'ordre cosmique, leur action n'a pas altéré le « reflet » de cet ordre cosmique dans les rites sacrés, reflet dont une des manifestations, secondaire peut-être du point de vue extérieur, mais éminemment « parlante » du point de vue intérieur, consiste précisément dans l' « harmonie interne des nombres ». On se rappellera ici, ce que René Guénon a écrit sur la parenté étymologique des mots « ordre » et « rite », et aussi l'admirable définition qu'il a donnée de l'harmonie, « reflet de l'Unité principielle dans le monde manifesté ».

* * *

Il nous faut maintenant revenir aux rituels maçonniques. Les textes primitifs, sans doute très différents selon les peuples et les langues devaient comporter en abondance

des harmonies du genre de celles que nous avons énumérées, parce que l'art de la construction est étroitement lié à la science des nombres. D'ailleurs, au second degré (le plus « opératif » des grades bleus), il est fait un long commentaire sur le symbolisme des Arts Libéraux, dont le *trivium* (Grammaire, Logique, Rhétorique) constitue la science des lettres, et dont le *quadrivium* (Arithmétique, Géométrie, Astronomie, Musique) comporte les arts basés sur la science des nombres. Mais, à partir du moment où les « modernisateurs » entreprirent leur œuvre néfaste, tous ces rythmes internes devaient s'altérer, et finalement disparaître, et cela d'autant plus facilement que leur existence était « cachée » et même inconcevable aux yeux de gens pour lesquels il n'est pas de réalités en dehors des apparences. Mais on ne saurait évidemment reprocher aux ténèbres de ne pas « comprendre la Lumière »...

Ainsi, de dégradation en dégradation, on devait en arriver à certains rituels édulcorés, d'où était banni tout symbolisme profond, et agrémentés parfois de tirades pseudo-scientifiques, pour ne pas dire anti-cléricales, — bien propres, en somme, à justifier les assertions de ceux pour qui la Maçonnerie est une contre-Eglise, et les Loges des « Instituts supérieurs de Libre-Pensée » !

Le redressement devait venir de France, où le mal avait été le plus grand. Dans le premier quart de notre siècle, un petit groupe de Maçons, réunis autour de René Guénon à la Loge « Thébah » avait adopté un rituel déjà bien supérieur à ceux alors en usage. Mais les circonstances n'étaient pas encore très favorables : l'emploi de la Bible comme « la première des trois Grandes Lumières de la Maçonnerie » n'avait pas pu être rétabli. Depuis lors, les choses ont bien changé. Dans toutes les Obédiences, les tentatives se sont succédées, qui n'ont pas toujours abouti, mais qui sont l'indice certain d'une exigence partout ressentie, et qui, avec l'aide du Grand Architecte de l'Univers, finira bien par triompher.

Certains de ceux qui ont participé, parfois dans un total

isolement, à ce labeur souvent ingrat et qui pourrait paraître décevant, nous ont dit avoir eu l'impression d'une « communion avec les Maçons des anciens jours ». En vérité, dès lors qu'ils faisaient œuvre traditionnelle, aucun de leurs efforts n'était inutile. C'était une pierre apportée à un majestueux édifice, pour l'achèvement duquel il n'est pas interdit de compter sur une certaine « assistance de l'Esprit ».

Même d'un point de vue tout à fait contingent, il est très naturel que des harmonies, détruites par l'action anti-traditionnelle des « modernisateurs », réapparaissent en conséquence du « retour à la Tradition ». Et s'il arrive, comme dans le cas cité au début de cet article, que ces harmonies mettent en évidence tel ou tel des vingt et un « Noms divins » si vénérés dans l'ancienne Maçonnerie, nous voulons surtout voir dans ce fait sa signification symbolique.

Les modernisateurs s'étaient évertués à chasser Dieu de la Maçonnerie. La Bible et le « symbole suprême » du Grand Architecte de l'Univers avaient été les objectifs particulièrement visés par leurs attaques. Dès lors que leur œuvre est battue en brèche, sinon définitivement abolie, il est naturel que la Divinité « réintègre » le rituel, et cela non seulement de façon « visible » mais aussi de façon « cachée », car, l'Ecriture nous l'atteste par la bouche du roi Salomon, le jour de la Dédicace du premier Temple : « l'Eternel veut habiter dans l'obscurité ».

Au fur et à mesure que les rituels maçonniques deviendront plus complets, plus traditionnels, et par cela même plus « authentiques », les harmonies, numérales et autres, qui en sont l'essence, se feront plus éclatantes et plus nombreuses. Car tout, dans le Temple, doit être en harmonie, comme, dans l'Arche de Noé, tous les êtres vivaient en paix. Nous citerons, pour terminer, une intéressante formule, empruntée à un éloge de ces Arts Libéraux dont nous avons parlé, et qui sont l'un des thèmes de méditation proposés au second degré : « Enfin la Musique, le plus immatériel de tous les Arts, est l'expression humaine de cette Harmonie

divine qui unit les accords terrestres au chant des sphères étoilées. C'est un puissant moyen d'ascèse, constamment associé par nos anciens Pères au culte du Grand Architecte de l'Univers, à qui nous demandons la grâce d'accéder un jour, par delà la Beauté des sons et la Force des rythmes, à la suprême Sagesse du Silence ».

DENYS ROMAN.

UNE MÉTAPHYSIQUE DE LA NATURE VIERGE

Toute la tradition des Indiens de l'Amérique du Nord excepté ceux du Nord-Ouest, de la Californie et du Sud-Ouest est « contenue » dans la croix inscrite dans le cercle, au point de vue du symbolisme géométrique : le cercle correspond au Ciel, tandis que la croix marque, non seulement les quatre directions de l'espace et toutes les autres quaternités de l'Univers, mais aussi le ternaire vertical Terre-Homme-Ciel, lequel situe la quaternité horizontale sur trois niveaux. On pourrait dire aussi que la sagesse des Peaux-Rouges se fonde, symboliquement parlant, sur les nombres « pythagoriciens » quatre et trois — le premier étant « horizontal » et le second « vertical » — et sur leur combinaison, le nombre douze ; il faut se représenter cette « duodécimité » comme composée de trois quaternités horizontales superposées sur un axe central, ou plus précisément de trois disques comportant chacun la croix horizontale des quatre directions. Ces trois degrés sont parfois représentés sous la forme de trois anneaux peints sur l'arbre de la Danse du Soleil (1).

Dans le symbole de la croix et du cercle, le cercle spatial et statique de la terre se combine avec le cercle dynamique et temporel du jour ou du ciel ; le cercle est, soit l'horizon avec — pour la croix qui s'y inscrit — les quatre

1. J. E. Brown nous écrivit jadis au sujet d'un chamane corbeau : « Il m'expliqua avec une parfaite clarté la métaphysique de la Danse du Soleil, me disant entre autres que la loge représente l'Univers : l'arbre de vie au centre en est l'axe, dont les branches s'étendent vers le haut, au-delà de l'Univers et jusque dans l'Infini. Il y a trois anneaux peints sur le tronc, lesquels représentent — m'explique-t-il — les trois mondes : le corps, l'âme, l'esprit, ou le « grossier », le « subtil » et le « pur ». L'axe est partout et traverse par conséquent chaque être ; le but ultime de la danse est de s'éloigner de la périphérie — après la purification, le sacrifice et d'autres rites — et de s'approcher du centre, afin de s'identifier avec celui-ci ».

points cardinaux, soit la course du soleil avec le matin, le jour, le soir, la nuit, ou l'année avec le printemps, l'été, l'automne et l'hiver.

Et ceci est important : l'homme est à la fois le centre des quatre directions horizontales de l'espace et du ternaire vertical de la hiérarchie cosmique ; sous ce dernier rapport, il s'identifie à la Vie et il est médiateur entre la Terre « sous ses pieds » et le Ciel « au-dessus de sa tête » (2), ou entre l'inertie et la lumière ; sous le premier rapport, il est l'Intelligence dans laquelle se mirent et s'unissent les quatre quartiers, et il s'identifie ainsi à l'axe cosmique, à l'arbre du monde ; il est le Calumet qui unit tous les êtres dans une seule oraison, ou encore, il est le Feu central qui marque le milieu du monde, ou il est — ce qui revient au même — la braise du Calumet qui transmue le tabac en fumée ou la Terre en Ciel. L'homme est ainsi deux fois « au milieu », d'abord sur le plan horizontal et en tant qu'Intelligence et porte-parole de toutes les créatures terrestres — et fragmentaires par rapport à lui, — et ensuite, sur l'axe vertical, en tant que médiateur : en lui se rencontrent la Terre et le Ciel, et en même temps, se synthétisent les possibilités essentielles de son plan d'existence.

Si la tête humaine correspond au Ciel et si les pieds représentent la Terre, la région ombilicale ou utérine sera l'Homme. L'homme est de l'esprit incarné (3) ; s'il n'était que matière, il s'identifierait aux pieds ; s'il n'était qu'esprit, il serait la tête, c'est-à-dire le Ciel ; il serait le Grand

2. Hartley Burr Alexander fait remarquer, — dans *The World's Rim* (Lincoln 1953) — que l'homme, quand il se réveille le matin, est censé regarder instinctivement vers la lumière naissante qui chasse les ténèbres, donc vers l'Est, et que ce sera cette direction — par laquelle commencent nombre de rites indiens et vers laquelle sont ouvertes les tentes et les loges — qui sera « devant » pour l'homme ; l'Ouest sera « derrière », le Sud « à droite » et le Nord « à gauche ». En outre, pour l'homme debout, — et c'est là sa position naturelle le distinguant des quadrupèdes, — le monde sensible se divise en trois sphères, également données par la structure du corps humain : le sol sous ses pieds, le ciel au-dessus de sa tête, — ou les pieds et la tête, — et au milieu du corps l'ombilic ou la région utérine, symbole de vie.

3. Que l'on se rappelle ici cette formule : *Et benedictus fructus ventris tui...* L'homme terrestre vit dans la matrice du macrocosme, non dans la tête céleste de celui-ci.

Esprit. Or sa raison suffisante, c'est d'être au milieu ; c'est de dépasser la matière en s'y trouvant, et de réaliser la lumière, le Ciel, à partir de ce niveau intermédiaire. Il est vrai que les autres créatures participent elles aussi à la vie, mais l'homme les synthétise : il porte en lui toute vie et devient ainsi le porte-parole de toute vie, l'axe vertical où la vie débouche sur l'esprit et où elle devient esprit. Dans toutes les créatures terrestres, la froide inertie de la matière devient chaleur, mais dans l'homme seul la chaleur devient lumière.

Nous avons dit que les créatures inférieures sont fragmentaires ; mais elles n'ont pas que cet aspect « accidentel » qui permet à l'homme de les tuer et de s'en nourrir, elles ont aussi un aspect « essentiel » en vertu de leur symbolisme concret d'une part et de leur « antériorité » d'autre part : créées avant l'homme, elles peuvent manifester quelque chose de l'Origine divine, et c'est cet aspect qui oblige parfois à les vénérer ; c'est en vertu de cet aspect transcendant que le Grand Esprit se manifeste volontiers — dans le monde des Indiens — à travers les animaux et les végétaux, et même à travers tous les grands phénomènes de la nature, tels le soleil, le roc, le ciel, la terre (4). La manifestation multiple du Grand Esprit est l'égale du Grand Esprit, au point de vue du symbolisme et de l'action céleste ; les choses sont, non des mystères en soi, mais des manifestations de mystères, et le

4. Le fils de Héhaka Sapa — l'auteur de *Les rites secrets des Indiens Sioux* (Payot, Paris) — tient à nous expliquer que les Indiens n'adorent point les rochers, les arbres et les animaux ; mais parce que l'homme n'a été créé qu'après toutes les autres créatures, c'est à travers elles qu'il peut et doit s'approcher de Dieu. — Les paroles suivantes d'un autre Sioux — nous passâmes avec lui près des contreforts des Black Hills — témoignent de la même vénération de la nature : « C'est là la porte des bisons. C'est par cette porte que les bisons affluaient autrefois. De même que le Grand Esprit a fait une porte par laquelle l'homme arrive jusqu'à Lui, de même il a fait une porte par laquelle les bisons arrivent à l'homme. Le bison est non seulement un don de Dieu pour la subsistance de l'homme, mais aussi un symbole de la Parole divine et un instrument de la Révélation ; le Calumet a été apporté par la Femme-Bisonne-Blanche, un bison céleste transformé en femme ». « Notre tradition — nous dit un vieux Cheyenne — est la même chose que ce qui est dans la Bible ; Dieu est invisible, il est pur Esprit. Le soleil et la terre ne sont pas Dieu, mais ils sont pour nous quelque chose comme père et mère ».

Grand Esprit, ou le Grand Mystère (5), les synthétise dans son Unité transcendante.

* * *

Un trait original de la tradition indienne, c'est que l'élément « prophétie », qui ailleurs se cristallise en de rares *avatâras*, se répartit pour ainsi dire sur tous les membres des tribus, sans abolir pour autant les différences de degrés et les manifestations cruciales ; en un certain sens, et aussi surprenant que cela puisse paraître, chacun est son propre prophète ayant reçu sa propre révélation, dans le cadre de la tradition générale bien entendu qui, elle, régle strictement les modalités extérieures et même intérieures de ce prophétisme collectif ; mais, répétons-le, cela ne saurait empêcher l'existence de révélations majeures et valables pour telle collectivité tribale ou pour tous, tels le Calumet et la Danse du Soleil. L'apparent « individualisme » peau-rouge s'explique par le rôle spirituel de l'homme comme tel, de la personne libre et qualitative, de l'acte et du caractère ; il est stimulé aussi par le rapport entre l'individu et la tribu, par une réciprocité de don, de devoir, de générosité ; mais l'essentiel, dans ce contexte social, est la fidélité à soi-même, à sa propre vision, son propre pacte avec telle théophanie, ou en d'autres termes, avec sa propre « médecine » ou son propre « totem » (6).

Un autre trait caractéristique de l'Indien, lequel semble être en contradiction avec le précédent, est son « polysynthétisme », à savoir sa conscience de l'homogénéité profonde du monde créé et le sentiment de solidarité universelle qui en

5. Il est des langues indiennes où la désignation du Principe divin est tout autre, où l'on parle par exemple du « Grand Pouvoir solaire », mais la doctrine reste globablement la même.

6. Ce mot, devenu conventionnel dans le langage des Blancs, dérive de l'odjibway *ototeman*, « son parent frère-sœur ». L'animal totémique n'est pas sans analogie avec notre « ange gardien » ; du reste, n'oublions pas que le Saint-Esprit dans l'Evangile n'a pas dédaigné de paraître sous la forme d'une colombe, et que c'est l'apparition d'un cerf merveilleux qui convertit Saint Hubert.

d... toutes les créatures, y compris les plantes et même les minéraux — et aussi des phénomènes tels que les étoiles ou le vent — sont frères ; tout est animé, et chaque chose dépend d'une certaine manière de toutes les autres. L'homme, tout en étant médiateur sous un rapport déterminé, ne s'oppose pas, sous un autre rapport, au reste de la création ; l'Indien comme tous les Jaunes, — car il est un mongoloïde, — reste dans la nature et ne s'en détache jamais ; il est, psychologiquement, comme un samouraï qui serait devenu chasseur ou nomade ; sa contemplativité, dans ce qu'elle a de plus intime et de plus élevé, n'est pas sans rapports sans doute avec cette méthode instructive et inarticulée qu'est le *Zen*, ou avec la nature spiritualisée du *Shintô*, à d'autres égards.

Dans les sagesses de l'Ancien Monde, ce qui énonce peut-être le plus adéquatement — et aussi le plus profondément — l'attitude spirituelle de l' « éternel Peau-Rouge », c'est la *Bhagavadgîta* : le combat est un *modus vivendi* — voulu par la nature — auquel se superpose une contemplation silencieuse et impassible dans la solitude vierge ; il y a dans l'enseignement de Krishna à la fois un engagement combattif — mais détaché — dans le courant des formes et une contemplation qui se tient au centre, avec l'incorruptibilité du roc. C'est là, non ce que nos Indiens ont toujours été en fait, — aucune civilisation n'a jamais pu réaliser intégralement son « idéal », — mais ce que leur tradition a voulu qu'ils soient, et ce qu'ils ont été dans leur élite et dans leurs meilleurs moments, si l'on peut dire.

On reproche souvent à la tradition des Peaux-Rouges de n'offrir que des notions insuffisantes de l'au-delà ; or ce manque apparent a chez eux les mêmes raisons que dans le cas semblable du Shintoïsme : dans ces perspectives, le besoin d'une eschatologie élaborée ne se fait point sentir, car l'au-delà est garanti par la qualité en quelque sorte obligatoire et inévitable de l'ici-bas ; c'est ce qui explique

de part et d'autre la rigidité de la doctrine, des vertus, du code d'honneur, du sens du devoir. Il ne faut d'ailleurs pas perdre de vue qu'au point de vue de l'Hindou et du Bouddhiste, l'eschatologie des Sémites est elle aussi relativement incomplète, puisqu'elle semble admettre, d'une part une sanction quasi absolue pour un acte forcément relatif, et d'autre part une éternité ayant eu un commencement, mais dans ce cas comme dans celui des eschatologies peau-rouge et shintoïste, nous dirons que le Ciel n'a pas seulement des raisons de parler, il peut en avoir aussi de se taire, suivant l'opportunité prescrite par la nature du réceptacle humain.

L'Indien traditionnel était l'un des hommes les plus libres qui se puissent concevoir, mais en même temps, il était également l'un des hommes les plus liés : la prairie illimitée, les forêts et les montagnes lui appartenaient, son espace vital ne connaissait pratiquement pas de bornes, mais il ne pouvait à aucun moment sortir de son univers religieux et du rôle que celui-ci lui imposait : d'une part il était enfermé dans un espace rigoureusement symbolique, — c'est comme si son *credo* s'était cristallisé spatialement autour de lui, — et d'autre part il s'identifiait au déroulement implacable de la grande épreuve qu'est la vie ; que ce soit dans le temps ou dans l'espace, l'Indien ne sortait pas du symbole visible, agi et vécu, c'est-à-dire qu'il subissait et qu'il réalisait à la fois. Et c'est de cette combinaison de liberté héroïque et de contrainte divine qu'il tirait sa fascinante originalité et cette grandeur mi-guerrière, mi-sacerdotale qui l'apparente — ensemble avec d'autres facteurs, tel le culte du silence et de l'impassibilité — au samouraï zéniste de l'ancien Japon.

FRITHJOF SCHUON.

RITES MAÇONNIQUES ET PROCESSUS SPIRITUELS

I. — Signes et symboles

Le trésor de l'héritage maçonnique comprend trois sortes de symboles :

— Les symboles « figurés » (Tableau de Loge, décorations, bijoux, etc...).

— Les symboles « sonores » (Mots de passe, mots sacrés, légendes des grades, etc...).

— Les symboles « agis » qui sont à proprement parler les rites.

Si les symboles figurés se développent généralement dans l'espace, comme tout l'art pictural, les symboles sonores se déroulent, par contre, dans le temps. Mais les rites, eux, ont pour champ d'expansion, à la fois :

— L'espace : De l'Orient à l'Occident, du Nord au Midi, du Zénith au Nadir.

— Le temps : De Midi plein à Minuit plein,

— ce qui, soit dit en passant, confère à la Maçonnerie des trois premiers grades un caractère assez apparent de « cosmologie sacrée ».

En quoi consistent les rites ? Essentiellement en « gestes » auxquels la Maçonnerie donne le nom de « signes » (1). Sans même faire appel à la « Théorie du geste », propre aux doctrines hindoues, on relève dans les langues occidentales une double signification du mot « geste » : d'abord, celle d'action ou acte, tels que les « Gesta Dei per Francos » de Saint

1. Luc XXIV-16 et Jean XX-19. Les disciples reconnaissent le Seigneur à une « Parole » ou à un « Signe ».

Grégoire de Tours, et celle de « génération » ou de création, comme on peut le constater dans le mot « gestation », dérivé de « geste ». Ainsi, le rite apparaît comme un acte créateur ou du moins comme le retour à un geste ou acte créateur primordial, archétype manifestant la Toute Puissance du « Grand Architecte Divin », ordonnateur du monde.

En nous basant sur les instructions ou lectures du premier degré du Rite « Emulation », nous apprenons que ces signes sont « sans nombre », mais qu'ils se réduisent à cinq : le guttural, le pectoral, le manuel, le vocal et le pédestre.

Nous relevons en outre que le guttural sert à faire le signe de reconnaissance, le pectoral à faire le signe de fidélité, le manuel à faire l'attouchement, le vocal à communiquer la parole, et le pédestre à effectuer la marche. Ces définitions ressortissent, il est vrai, au Rite d'York, mais elles ont une portée générale.

Le signe de fidélité, surtout connu dans la Maçonnerie anglaise, ferme, pour ainsi dire, les « travaux », alors que le signe de reconnaissance les ouvre. Il fait allusion à la Loi du Secret et correspond, dans une certaine mesure, au serment de silence « pythagoricien » des rites latins, avec lequel il ne fait cependant pas double emploi.

Quant au signe vocal, il n'est pas le mot du grade. Il désigne la façon de demander et de donner le mot. Ce processus assez complexe est d'ailleurs toujours lié à l'attouchement et varie avec chaque grade. Il n'est pas sans rapport, semble-t-il, avec la « Science des lettres », connue dans d'autres traditions et, dès lors qu'il permet de constituer le mot en réunissant ses lettres, il fait écho à l'injonction maçonnique du « rassemblement de ce qui est épars ».

On observera maintenant que le vocal utilise le sens de l'ouïe, le manuel celui du toucher. L'attouchement est en effet défini comme un ensemble de signes manuels au moyen desquels un Frère peut se faire reconnaître de son Frère, non seulement à la clarté du jour, mais encore dans les « ténèbres

de la nuit ». Quant aux autres signes, leur révélation fait appel au sens de la vue.

Et l'importance de l'audition, de la vision et de la sensation n'est-elle pas relevée par Saint Jean, lui-même, dans sa Première Epître, à propos de la Connaissance Divine, lorsqu'il écrit :

— « Ce qui était dès le commencement,
— « Ce que nous avons entendu,
— « Ce que nous avons vu de nos yeux,
— « Ce que nous avons contemplé,
— « Ce que nos mains ont touché du Verbe de Vie ... » (2).

D'un autre côté, l'importance du signe vocal et la supériorité du sens de l'ouïe sur celui de la vue ne ressortent-elles pas des paroles du Christ à Thomas lors de la Résurrection : « Parce que tu me vois, tu crois. Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru » (3). Paroles qui sont d'ailleurs reprises dans le Rite Rectifié, lors de l'initiation, au moment de la prestation de serment sur l'Evangile de Saint Jean.

Et maintenant que faut-il comprendre par la définition selon laquelle si les signes maçonniques se réduisent à cinq ils sont pourtant « sans nombre » ? La phrase exprime en fait l'idée que les signes sont « au-delà du nombre », tant et si bien que tout dans la Maçonnerie est signe et qu'en conséquence rien n'y est sans signification.

Ainsi, pour donner un exemple, lorsque la Lumière est rendue au candidat, au premier degré du Rite Emulation, les Frères frappent dans leurs mains en unisson avec le maillet du Vénérable Maître. Pour assurer l'unisson et la simultanéité, il est d'usage que le V. M. exécute trois mouvements avec son maillet avant de frapper le coup final, de telle sorte que les Frères puissent compter visuellement 1-2-3 ; geste banal, pensera-t-on, et pourtant, en y réfléchissant, n'apparaît-il pas que le déplacement du maillet trace dans l'air une

2. Jean I 1.
3. Jean XX 28-29.

ligne brisée en trois traits, comme la lettre « Z », et évoque ainsi la foudre ? Il pourrait y avoir là comme un équivalent du « tonnerre » des rituels latins qui, lors de l'initiation, va marquer la qualité de « fils du tonnerre », conférée au nouveau « Frère de Saint Jean ».

Et si rien n'est sans signification dans l'Ordre Maçonnique, il faut bien dire que cette affirmation doit être prise à la lettre, non seulement en ce qui concerne ce qui est « entendu, vu ou assenti » dans le Temple, mais encore pour ce qui touche aux expériences et aux évènements de la vie du Maçon dans l'Ordre et dans le monde. La Loge est en effet le symbole du monde, mais le monde est un Temple universel (4).

Pour en revenir aux signes, notons en outre que les Maçons de langue anglaise font correspondre les signes que nous avons énumérés aux vertus cardinales. C'est ainsi que la marche correspond à la Justice, et quoi de plus normal quand on se souvient des citations bibliques où il est question de marcher dans les « sentiers de la Justice » et de certains justes, comme Hénoch, par exemple « qui marchait en présence de Dieu ». L'attouchement du signe manuel correspond à la Prudence, le pectoral correspond à la Force, le guttural à la Tempérance qui doit être prise ici dans le sens de « discipline de la gorge », telle que l'entendaient les Pythagoriciens, c'est-à-dire surtout comme une modération de la parole et un consentement au silence.

On peut alors se demander pourquoi le signe vocal est laissé de côté dans le tableau que nous venons de citer. C'est que, si nous avons parlé d'une primauté du vocal sur les autres signes, comme d'une primauté du son et de l'ouïe parmi les cinq sens humains — et nous rappellerons à ce sujet que le cri est la première manifestation du nouveau-né et précède la vue, alors que l'ouïe est le dernier signe vivant chez le moribond — de même, nous pouvons dire désormais

4. Selon la formule bien connue, « Les Frères de la Rose-Croix se réunissent dans le Temple, du Saint-Esprit qui est partout ».

que le « vocal » à lui seul correspond à l'ensemble des vertus théologales qui dominent excellemment les vertus cardinales.

En effet, la « voix » est en rapport avec le « Verbe », avec la « Parole », c'est-à-dire avec le « Théos » ou Dieu. Et tout au long des grades successifs de la hiérarchie maçonnique, le « vocal » constitue une sorte d'apprentissage à la prononciation de cette « Parole » qui est le Nom même de Dieu.

A un autre point de vue maintenant, il convient d'observer que le signe de fidélité est propre au grade d'apprenti. Les quatre autres signes varient selon le grade et leur révélation constitue toujours un des points essentiels du Rituel de réception des différents grades appelé « communication des mots de reconnaissance ».

Négligeant, pour le moment, la marche, l'attouchement et le signe vocal, nous voudrions émettre quelques réflexions sur le premier des signes énumérés au début de cette étude et qu'on appelle indifféremment « signe de reconnaissance » — lié au guttural, au premier degré — ou signe de pénalité, parce qu'il fait allusion au « pâtiment » qui constitue « l'imprécation » ou la troisième partie du serment de chaque grade.

II. — **Le Dépassement du domaine cosmique**

Notons d'abord que ce signe de reconnaissance, parfois dénommé simplement le « signe du grade » à cause de son importance et de la fréquence de son exécution, répond à la définition générale des signes maçonniques qui, par allusion à l'équerre, au niveau et au fil à plomb, emblêmes des trois principaux officiers de la Loge, précise que les signes s'exécutent par « Equerre, Niveau et Perpendiculaire ». En la circonstance, le « Niveau » se trouve tracé à la hauteur de la gorge, au premier degré, du cœur, au second degré et des hanches au troisième degré.

Il est donc guttural au grade d'apprenti, cordical au grade de compagnon et ombilical au grade de Maître.

C'est d'ailleurs surtout au Rite Ecossais Rectifié et dans certaines variantes du Rite d'York que ce signe est manifestement ombilical à la Maîtrise. Cependant, dans les autres rites, l'exécution du signe, se faisant d'une hanche à l'autre, passe nécessairement par l'ombilic. Nous sommes donc amenés à faire une constatation étrange : c'est que la partie du corps humain intéressée par le signe de reconnaissance est de plus en plus inférieure à mesure que l'on progresse dans la Maçonnerie bleue.

Comme on l'imagine facilement, le problème n'a pas manqué d'intriguer certains des auteurs qui ont étudié les rituels maçonniques. Si l'on veut bien admettre que la gorge et le cœur correspondent à deux des centres subtils de l'organisme humain décrits par la tradition hindoue et qui sont en particulier mis en œuvre par le « Tantrisme », il n'est pas surprenant que tels de ces auteurs aient pu faire des rapprochements, fort intéressants d'ailleurs, entre les rites maçonniques et les rites orientaux. Mais s'il fallait prendre à la lettre toutes leurs conclusions, la Maçonnerie des trois premiers grades constituerait finalement une sorte de « descente aux enfers », ce qui ne peut être admis que dans une mesure assez limitée. En fait, il est bien certain que les signes de la Maçonnerie symbolique révèlent une descente, mais ils indiquent, en même temps, une ascension d'un autre ordre, « macrocosmique », tant et si bien qu'on peut, avec juste raison, comparer la voie maçonnique au voyage de Dante.

Pour la compréhension de cette thèse, nous ferons appel à la théorie astrologique d'après laquelle les planètes ont leur correspondance dans les organes internes du corps, alors que les signes du Zodiaque ont leur correspondance dans les parties externes. Ainsi, le Bélier correspond au front, le Taureau à la gorge, les Gémeaux aux bras, le Cancer à la région des seins; le Lion au plexus solaire, la Vierge à la partie supérieure de l'abdomen, la Balance à la partie sub-ombilicale,

le Sagittaire aux cuisses, le Capricorne aux genoux, le Verseau aux mollets et les Poissons aux pieds.

Remarquons de suite que l'ombilic est très visiblement en rapport avec la Balance. Il représente l'axe de la Balance et les hanches les extrémités du fléau. Et il est bon de rappeler le rôle que jouent les hanches et le centre de l'abdomen dans les mouvements de balancement de la moitié supérieure et de la moitié inférieure du corps, mouvements qui constituent l'essence même de la danse traditionnelle, comme on peut s'en assurer de nos jours en Orient, dans la liturgie chrétienne d'Ethiopie et peut-être aussi dans la liturgie catholique mozarabe en usage à la Cathédrale de Tolède. Le balancement rythmique centré sur l'ombilic revient dans la liturgie catholique à chaque « Gloria », et dans la liturgie orthodoxe, il accompagne, sous la forme de « métanie », l'invocation du Nom de Jésus (5).

Le tableau des correspondances que nous venons de dresser montre aussi que les signes zodiacaux sont en plus grand nombre au centre du corps qu'à ses extrémités. Mais l'idée

5. Dans le Christianisme, la « Debarah », ou Parole Divine, qui était au commencement est faite chair. Elle est personnifiée, corporellement personnifiée. Dès lors, le « rite central » du Christianisme est-il, en « mémoire » ou « souvenir du Verbe », la communion à la Chair et au Sang du Seigneur.

— Mais on peut dire aussi que le Commandement du Christ lors de l'institution de la Cène : « Faites ceci en mémoire de « moi », s'il est impératif et « essentiel », n'exclue cependant pas l'invocation du Nom », comme on peut s'en convaincre par les textes suivants :

— Actes IX-21 « ... N'est-ce pas celui qui, à Jérusalem, s'acharnait sur « ceux qui invoquent ce nom (celui de Jésus) ? ».

— Actes IX-14 « ... et il est ici avec pleins pouvoirs des Grands Prêtres « pour enchaîner tous ceux qui invoquent ton nom (celui de Jésus) ».

— Philipiens II-9-11 « Aussi Dieu l'a-t-il exalté et lui a-t-il donné le Nom « qui est au-dessus de tout Nom, pour que tout, au Nom de Jésus, fléchisse, « au plus haut des cieux, sur la terre et dans les enfers ».

— Romains X-8-13 « La Parole est toute proche de toi, sur tes lèvres et « dans ton cœur ... si tes lèvres confessent que Jésus est le Seigneur et si ton « cœur croit ... tu seras sauvé ... tous ont le même Seigneur riche envers « tous ceux qui l'invoquent. En effet quiconque invoquera le Nom du Seigneur sera sauvé ».

— Actes IV-8-12 « ... C'est par le Nom de Notre Seigneur Jésus de Nazareth ... c'est par lui, qui est la pierre rejetée par vous les constructeurs et « qui est devenue la principale de l'angle, et il n'y a de salut en aucune autre, « car aucun autre nom, sous le ciel, n'a été donné aux hommes par lequel « nous devions être sauvés ».

— Liturgie de la Communion, Messe latine : « ... Je prendrai le Calice « du Salut et j'invoquerai le Nom du Seigneur ».

d'abondance, de plénitude est liée à celle de centre, alors qu'inversement l'appauvrissement ou l'affaiblissement demeure sous-jacent à l'extension et reste lié à l'idée de circonférence.

Et maintenant, en limitant notre recherche, observons que les signes de reconnaissance des trois premiers grades s'éxécutent sur les parties du corps qui sont placées sous les signes zodiacaux du Taureau, du Cancer et de la Balance.

Le Taureau est un signe de terre, le Cancer un signe d'eau et la Balance un signe aérien selon les données de l'hermétisme. On voit donc que la descente corporelle des signes dans la maçonnerie bleue conditionne une élévation de plus en plus subtile dans l'ordre des éléments cosmiques. Il est donc logique qu'après « la mort d'Hiram » et l'élévation à la Maîtrise, les signes soient par un brusque retournement exécutés en direction de la partie supérieure de la tête. Dès que s'effectue le passage « from square to arch », les signes tendent vers la « clef de voûte » et correspondent à un dépassement du domaine cosmique, épuisé dans ses éléments. C'est donc un « passage solaire » qui est indiqué par les signes des « side-degrees » complémentaires ou supérieurs à la Maîtrise, signes mis en relation avec l'ouïe, la vue et le « lieu du crâne ».

Tel est le sens de la progression en maçonnerie. Nous avons aussi fait remarquer que les évènements de la vie maçonnique constituaient également des signes « chargés de sens ». Ils doivent donc marquer les étapes d'une progression analogue à celle des signes.

De fait, l'exemple, le plus frappant en la matière est celui qu'offre le système pratiqué dans les Loges maçonniques britanniques qui consiste à conférer successivement aux Frères les différents « offices », depuis celui de Maître des Banquets jusqu'à celui de Vénérable Maître qui « gouverne par l'Equerre ». Ainsi l'office terminal est-il aussi l'office central, ce qui nous ramène aux idées de « centre du corps », d'ombilic (l'équerre évoque d'ailleurs le corps plié en deux).

Dans cette perspective, la Loge peut être conçue comme

une roue, un cycle horizontal dont le Vénérable Maître est le moyeu et les officiers les rayons. Lorsque le V. M. installe son successeur dans la « Chaire du Roi Salomon » et reçoit lui-même les secrets de « Passé Maître Immédiat », il quitte le moyeu et passe dans l'axe vertical parcouru avant lui par ses prédécesseurs. Le moyeu, au centre de la roue, est, de la sorte, la « trace de l'axe vertical » sur le plan de la Loge. Au moment où le Vénérable Maître qui continuait à participer à la rotation de la roue a fini d'installer son successeur, a fini son chef d'œuvre, il a véritablement terminé son périple symbolique dans la Loge et trouve le repos ou la paix sabbatique. Sa présence en loge devient désormais une action de présence, non agissante. Il aide à déterminer la rotation de la roue et l'action de son successeur mais il n'agit plus directement et progresse dans les fonctions verticales au sein de la « Grande Loge ».

On comprend dès lors que l'accès aux chapitres de la « Sainte et Royale Arche de Jérusalem » ait été autrefois réservé aux seuls « Past Masters ». Il fallait que les VV. MM. qui gouvernent par l'Equerre aient atteint par la « Trace » cet axe vertical des « Passés Maîtres », qu'ils aient reçu le triangle de Pythagore développé, pour être « exaltés » et remontés grâce à un certain câble, et par la clef de voûte. Ainsi, le processus des fonctions dans la Maçonnerie anglo-saxonne est-il bien de nature à donner à chaque Frère, par l'accomplissement des rites, une possibilité de « réalisation » latente, en éveillant ce qui peut être éveillé.

Chaque rite a sa valeur et ses raisons suffisantes, ses particularités, mais la fin reste la même..., car elle n'est autre que le retour conscient à l'Origine une et éternelle.

III. — La Recherche de la parole

Nous avons vu précédemment que le « signe vocal » peut être considéré comme un « apprentissage à la prononciation de la « Parole ». C'est dire que le « Nom divin » ou « la

Parole » joue un rôle essentiel dans la Maçonnerie, il nous semble donc utile de consacrer quelques lignes à ce sujet.

En réalité, la Maçonnerie incorpore dans ses rituels plusieurs « Noms divins » de l'Ancien ou du Nouveau Testament (6), mais elle se réfère surtout au « Dieu Tout-Puissant », le « Puissant » impliquant l'idée de mesure cosmique, et désignant, par là même, l'Ordonnateur de l'Univers, le « Grand Architecte Divin ».

Symbolisé par le nombre de lettres hébraïques des « mots sacrés » des trois premiers grades, par l'équerre du Vénérable Maître au Rite Ecossais, par le triangle de « Past Master » au Rite d'York, nettement « révélé » dans certains « side-degrees » ou hauts grades de la Maçonnerie britannique (7), communiqué ouvertement d'une part, mais également « masqué » par la valeur numérique de la formule trinitaire « Père, Fils et Esprit » dans les Rites de la « Sainte et Royale Arche de Jérusalem » et mis alors en concordance avec la fonction « prophétique » du « Triple Pouvoir » (8), ce Nom divin est donc, sinon le plus élevé et le plus employé, du moins l'un des plus mystérieux que connaisse la Maçonnerie de Salomon et Zorobabel. Sous la forme simplifiée du « Puissant », le Nom est suggéré par les trois rosettes et quatorze glands des tabliers de Maîtres au Rite d'York, et par la devise — extraite « curieusement » du Psaume 115 — en trois mots et quatorze lettres des Rituels Templiers.

On remarquera que, dans le Judaïsme, le « Dieu Tout-Puissant » est d'abord et surtout une théophanie patriar-

6. Outre les vingt et un Noms divins des anciens « Tuileurs », il existe dans les rituels d'autres noms hébraïques, latins ou grecs.

7. Et au 32e Ecossais, sous la forme simplifiée de « *Shaddaï* ». C'est dans ce grade que figure aussi la devise « *Ad Majorem Dei Gloriam* », qui est celle de la Compagnie de Jésus.

8. On sait que le Rituel de la « Royale Arche » fait correspondre à chacun des « Pouvoirs », une partie de la triple exclamation angélique « Gloire à Dieu au plus haut des Cieux, Paix sur la terre, bonne volonté aux hommes », en donnant la prééminence à la « fonction royale », selon la perspective de l' « Art Royal », mais en réservant une place « centrale », entre le Sacerdoce et la Royauté à la « fonction prophétique ».

cale (9). Nom évoqué par l'oracle de Balaam (10), il s'applique d'un côté à l'aspect dévastateur du Juge divin, lors du « Jour du Seigneur » (11), mais d'un autre côté désigne le « Tonnerre de la Voix Divine », lors du passage de la « Gloire » (12).

C'est encore le Nom mis en concordance avec la « Pierre d'Israël » et appliqué à la bénédiction de Joseph (13). Réduit à la qualification du « Puissant », il est cité trente et une fois (valeur de « El ») par Job, prophète non juif et non prosélyte, mais « issu de race iduméenne, né et mort en cette contrée » (14). Sous cette même forme, on le retrouve encore au centre du *Magen David,* ou Sceau de Salomon, et imposé comme une marque sur le front et les mains des juifs pieux et sur les linteaux des portes de leurs maisons. Enfin, s'il est voilé par les trois noms du *Schema* (*Adonaï. Elohenou Adonaï*) rapportés aux trois branches du *Schin* et composés de quatorze lettres hébraïques, il se découvre dans la valeur des lettres initiales de cette prière centrale du Judaïsme qu'est le *Schema Israël. Adonaï Elohenou, Adonaï Echad* et que le Christ a reprise dans la définition du premier des Commandements (15).

Il faut maintenant observer que la Maçonnerie connaît en d'autres grades, templiers, ou rosicruciens, le monogramme du Christ « I H S », le Nom du Christ *Emmanuel* (auquel fait réponse la *Pax Profunda*), ainsi d'ailleurs que le nom hébreux de « Sauveur », d'où proviennent et le Nom « Jésus », et l' « appel » du *Hosanna* dans le *Sanctus* des messes latines (16).

9. Cf. Genèse XVII-1, XXVIII-3, XXXV-11, XLIII-13, XLVIII-3, et surtout Exode VI-2.
10. Nombres XXIV-4 et 16.
11. Isaïe XIII-6.
12. Ezechiel I-24 et X-4. Ce « double aspect » d'un Nom à la fois destructeur et vivifiant, justifié métaphysiquement dans le complémentarisme de Justice et Miséricorde, est déjà esquissé par les racines du Nom qui désignent aussi bien la fécondité, les champs, les mamelles, que la dévastation et la ruine, voire les « démons ». C'est la force « double ».
13. Genèse XLIX-24-26.
14. Saint Augustin, « La Cité de Dieu ».
15. Saint Marc XII-29.
16. Hoschiya-na et « Donne le Salut ! » ou « Viens Salut ». Formule extraite du Psaume 118, celui-là même qui, au verset 22, spécifie que « la pierre

Mais il est vrai qu'il y a entre tous ces Noms divins des « relations » que traduisent les équivalences numériques ou les rapports numériques des lettres. C'est ainsi que le Dieu Très Haut, *El Elyon*, a la même valeur que le Nom du Christ « Emmanuel » soit cent quatre vingt dix-sept (17). Mais au « second degré », on peut dire que *El Elyon* = Emmanuel = *Yeschouah* = dix-sept, et qu'au « troisième degré », *El Elyon* = *Emmanuel* = *Yeschouah* = *Shaddaï* = *Jehovah* = huit, le chiffre des Béatitudes (18).

Il est bon de signaler aussi que la « différence numérique » qui subsiste entre le nom contracté de Jésus et celui de « Dieu Tout-Puissant » correspond au nom d'Elie « Mon Dieu », tel qu'il est proféré par le Christ en croix. Les lettres *Schin*, *Iod* et *Daleth* peuvent encore désigner en hébreu le symbole de « Trois mains » unies, ce qui fait penser à un « secret » concernant la technique d'invocation des Noms, secret communiqué et employé dans la « Sainte et Royale Arche de Jérusalem », ainsi qu'à certaines représentations médiévales de la « Sainte Trinité en un seul Dieu ». Les mêmes lettres, d'ailleurs, sont dessinées par la position des doigts dans le geste de bénédiction de l'Eglise d'Orient.

On est donc amené à se poser la question suivante : le « Dieu Tout-Puissant », lorsque le qualificatif n'est pas appliqué au Père, se réfère-t-il, dans le Christianisme, au Christ ou à la Trinité ? Question qui n'est pas sans importance, à bien des égards, pour un Maçon chrétien.

En fait, dans la liturgie catholique, la bénédiction de l'*Omnipotens Deus* est rapportée au Père, au Fils et au

rejetée par les bâtisseurs est devenue la Tête de l'angle ». On se souviendra aussi que les Noms de « Jhésus-Maria » constituaient l'invocation de Saint Bernard et Sainte Jeanne d'Arc, et que le Nom de Jésus était invoqué sans cesse par Saint Ignace de Loyola.

17. Cf. René Guénon. « Le Roi du Monde ».

18. Il est curieux de noter que la somme des dix-sept premiers nombres entiers donne « cent cinquante-trois », nombre des « AVE » du Rosaire et nombre des « poissons » de la pêche miraculeuse, et par conséquent nombre des invocations de Jésus et Marie dans le rosaire complet. Quand au nombre « huit », Origène l'a défini comme contenant la vertu de la Résurrection et comme symbole du monde futur et Saint Augustin a vu dans le 8e jour éternel, le repos, non seulement celui de l'esprit mais du corps.

Saint Esprit, et Saint Augustin écrit : « ... Trinité à cause de la propriété des personnes, un seul Dieu à cause de la divinité inséparable de la Toute-Puissance ; et toutefois chaque Personne en particulier est Dieu et Tout-Puissant, et toutes ensemble ne sont ni trois dieux, ni trois tous-puissants ... » (19).

Or, ne faudrait-il pas trouver, comme une allusion au « Tout-Puissant », dans ces « trois fois quatorze générations » qui séparent la généalogie de Jésus en Saint Mathieu (20), et forment charnières autour des Temples ceux de Salomon et Zorobabel, et celui qui n'est pas fait de mains d'hommes et sera rebâti en trois jours ? C'est trois fois quatorze générations qui veulent bien « dire quelque chose » (21), et unissent les deux Testaments et les Temples pour aboutir à la Clef de Voûte, la « pierre rejetée par ceux qui bâtissaient et qui est devenue la principale d'angle... » ?

N'est-ce pas aussi une allusion au Tout-Puissant que l'on trouve dans la curieuse disposition des prosphores sur la patène dans la messe de rite byzantin ? Certes, cette « queste » symbolique, basée sur les nombres, si elle est admise pour les traditions orientales, pourra surprendre certains, dès lors qu'elle s'applique au Christianisme. Mais il suffirait de rappeler la patrologie grecque qui a vu dans les trois cent dix-huit serviteurs d'Abraham une préfiguration du Nom de Jésus, et encore, les recherches de Saint Augustin dans les prédictions de la sybille d'Erythra (22) pour s'assurer qu'il ne s'agit en aucune façon d'une vaine spéculation.

Pour en revenir à la personnalisation de la « Toute-Puis-

19. « La Cité de Dieu », liv. XI, 24.

20. Saint Matthieu I-17. On remarquera que trois fois quatorze donne quarante-deux ($3 \times 14 = 42$), nombre formé par les lettres hébraïques *Mem* et *Beth* figurant sur le tablier du troisième grade écossais ancien accepté.

21. Le Chanoine Crampon explique dans ses notes que Saint Matthieu a voulu enfermer toute la généalogie de Jésus dans un cadre systématique, dont chaque période composée de quatorze générations reproduit deux fois le nombre sept, sacré chez les Juifs...

22. « La Cité de Dieu », liv. XVIII, 23. Remarquons que la Sainte Vierge représente par rapport au Christ la « Toute-Puissance Suppliante ».

sance », n'oublions pas les paroles mêmes du Christ, en Saint Matthieu XXVIII-18-20, et reprises précisément dans la liturgie de la Fête de la Sainte Trinité : « Toute-Puissance m'a été donnée dans le Ciel et sur la Terre » ; et comment ne pas citer enfin la prière du Frère Aymerie, du diocèse de Limoges, lors de la comparution des Templiers devant les procureurs, en 1310 (23) : « Seigneur Jésus, Christ Saint, Père Eternel et Dieu Tout-Puissant ... Rédempteur, Sauveur clément et miséricordieux... Dieu Tout-Puissant et Eternel qui tant aimas le Bienheureux Jean l'Evangéliste, ton Apôtre et le laissas reposer sur ton cœur à la Cène ; qui lui révélas les célestes secrets, et, de la Croix où Tu gisais pour le salut du monde, le recommandas à Ta Sainte Mère et Vierge, en l'honneur de qui notre Ordre a été fondé... Dieu Tout-Puissant et Eternel qui a illuminé le Bienheureux Georges, Ton preux chevalier et saint martyr ... par la Glorieuse et Bienheureuse Vierge Marie, Ta Très Sainte Mère, en l'honneur de qui fut fondé notre Ordre ... Toi qui étant Dieu vit et règne, par tous les siècles des siècles. Amen ! » (24).

Cette « prière des Templiers en prison », fondamentalement christocentrique, met suffisamment l'accent sur la « Toute-Puissance » incarnée dans le Seigneur Jésus pour faire réponse à la question que nous soulevions plus haut et pour indiquer par là quel est le « Pont » entre la Maçonnerie et le Christianisme, quel est le « Sommet » de l'édifice et, en même temps, quelle est la fin du processus spirituel des « Constructeurs ». (25).

JEAN DAUPHIN.

23. A titre de curiosité, on notera que l'alliance entre l'Ecosse, symbolisée par le roi Robert Bruce, « protecteur de l'Ordre Bénédictin » et les Templiers est rapportée, selon la légende, à la victoire de Bannockburn qui eut lieu le jour du solstice d'été de l'an ... 1.314, que l'on peut lire, comme pour le 515 de Dante, « un trois cent quatorze ».

24. Albert Ollivier, « Les Templiers ». Edit. du Seuil 1958 (Cf. texte publié en appendice, page 71)

25. Il faut noter encore, que la « fin de la construction », le Temple achevé est, dans son ordre, l'équivalent de la « possession de la Terre promise ». Le long travail d'édification, plein de difficultés et d'obstacles, correspond

à la marche des tribus dans le désert. Or il est intéressant d'observer que ce n'est pas Moïse,— dont le Nom a la valeur numérique du Dieu Tout-Puissant —, qui parvient à pénétrer en Terre Sainte (« Tu ne passeras pas ce Jourdain ... c'est Josué qui passera — devant toi » — Deuteronome XXXI-1-3) mais Josué fils de Nûn, « homme en qui demeure l'Esprit » (Nombres XXVII, 18), et « rempli de l'esprit de Sagesse » (Deuteronome XXXIV, 9), celui qui, à Gabaon, arrêta le soleil et la lune (Josué, X, 10-15), préfigurant la victoire de Jésus en Croix, sous le soleil et la lune immobiles. Mais précisément le fils de Nûn s'appelait « Sauveur » — *Hoschea*, et son nom fut changé en Josué *Yoschoua* forme hébraïque du Nom de Jésus (nombres XIII-16/17). Le nombre de ce Nom, — 391 — est aussi celui du mot « Délivrance » en hébreu — et il est formé par la somme des nombres de « Dieu Tout-Puissant » et de « Mon Dieu » ou *Elyah*.

OUVRAGES REÇUS

AMBELAIN (Robert). — *La notion gnostique du Demiurge.* Les écritures et les traditions Judeo-Chrétiennes. Paris, Adyar, 1959, in-8.

BEAUMONT (J. Cl. de). — *Rayon de lumière sur le chemin du Maître.* Paris, Dervy, 1959, in-8.

CAMICAS (Yves). — *Hervé Mhun.* Le sculpteur et son œuvre. Paris, Dervy, 1959, in-16 illustré.

CHARLES (Helena). — *Votre guérison par la magnétisme* Paris, La Colombe, 1959, in-16 illustré.

ENEL. — *Cures magiques au XXe siècle.* Paris, Omnium-littéraire, 1959, in-12.

GUIBERTEAU (Philippe). *Les hommes et les Rites.* Le Christianisme, achèvement de l'homme. Paris, Edit. du Scorpion, 1959, petit in-8.

JARRICOT (Jean). — *La Radiesthésie.* Paris, Grasset, 1959, in-12.

HUTIN (Serge). — *Sociétés secrètes.* Paris, Les Producteurs de Paris, 1959, petit in-4, relié.

LODETTI (Milka). — *La matière imaginaire.* Paris, Peyronnet, 1959, in-12.

M. F. (Nouveau Piobb). — *Révélation.* Paris, l'Auteur, 1960, broché in-8.

MOBERLY (A. E.) et E. F. Jourdain. — *Les fantômes de Trianon.* Trad. de l'Anglais. Préface de J. Cocteau, Monoca, Edit. du Rocher, 1959, petit in-8.

SEIGNOLE (Claude). — *Le diable dans la tradition populaire.* Paris, Maisonneuve, 1959, petit in-4.

STEPHANE (Marc). — La passion de Jésus. Paris, Dervy, 1959, in-8.

TASSIGNY (Guy). — *Alaouf en son mystère.* Avec photographie. Paris, Dervy, 1959, petit in-4.

TOUR ST JACQUES (Les cahiers de la). — *La Drogue.* Paris Roudel, 1960, in-8.

TOCQUET (Robert). — *Phénomènes de médiumnité.* Lévitations et fantômes. Paris, Grasset, 1959, in-12.

VERRIER ELWIN. — *Maisons des Jeunes chez les Muria.* Présentation et adaptation française. Paris, N.R.F. 1959, in-8.

VIE ET PAROLES DU MAITRE PHILIPPE. — Témoignage d'Affred Haehi. Lyon, Derain, 1959, in-8.

ZEAMI. — *La Tradition secrète du Nô*, suivie de une journée de Nô Trad. et comment. de René Lisffert. Paris, N.R.F. 1960, in-8.

LA DIRECTION.

NOTE DE LA DIRECTION

MM. Mutel et de Corberon nous prient d'informer nos lecteurs qu'ils retirent, à ce jour, leur collaboration aux « *Etudes Traditionnelles* ».

OUVRAGES DE R. GUÉNON ACTUELLEMENT EN VENTE

L'Erreur Spirite	13,50	NF.
Les Aperçus sur l'Initiation	15,00	—
Initiation et Réalisation Spirituelle *(derniers exemp.)*	12,00	—
Les Aperçus sur l'ésotérisme chrétien	6,00	—
L'Homme et son devenir selon la Vedanta	7,50	—
La métaphysique orientale	3,00	—
Saint-Bernard	3,00	—
Introduction à l'étude des doctrines hindoues	15,45	—
Les États multiples de l'Être	7,75	—
Le symbolisme de la Croix	10,30	—
Le Règne de la Quantité et le Signe des Temps	6,70	—
La Crise du Monde Moderne	4,15	—
La Grande Triade	6,20	—
L'ésotérisme de Dante	2,05	—
Le Roi du Monde	3,60	—
Les principes du calcul infinitésimal	4,15	—

PAUL CHACORNAC

La Vie simple de René Guénon	9,90	NF.

Le Gérant : PAUL CHACORNAC.

648. — Imprimerie JOUVE, 15, rue Racine, Paris. — 10-1960.